

Le roman du caniche

Autor(en): **Cherville, G. de**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **23 (1885)**

Heft 17

PDF erstellt am: **24.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-188708>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

jointe, comme une marque de sa bienveillance. Sa Majesté Impériale s'est plu à apprécier le sentiment qui vous a suggéré cet envoi, indépendamment de l'habileté dont cet ouvrage ingénieux est une preuve.

Je suis très parfaitement, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

COMTE CAPO D'ISTRIA.

Manquant de capitaux suffisants et absorbé par les nécessités d'un père de famille, François Glardon ne put exploiter une invention qui honore son nom, et dont l'unique spécimen est sans doute encore conservé dans le garde-meuble impérial de St-Petersbourg.

Le roman du caniche.

I

Lorsque la troisième année de son veuvage fut entamée, Mme Berthe de la Frugeraie s'aperçut avec quelle inquiétude qu'elle devenait souvent rêveuse. Si naturelle et quelquefois si agréable que soit cette disposition de l'esprit, Mme de la Frugeraie n'en constata pas l'invasion sans en éprouver quelque trouble, et nous allons vous expliquer pourquoi.

Elle avait assez cruellement expié la chance très enviée d'avoir épousé un homme trop charmant. Jeune, joli cavalier, élégant, distingué, suffisamment spirituel pour quelqu'un qui n'a pas à faire métier de l'être, feu le vicomte de la Frugeraie avait été mis à la mode par les éclatants succès qui avaient suivi ses débuts. Quand la déesse patronne une étoffe, ça n'est guère que pour une saison ; avec le séduisant vicomte, la vogue avait menacé de s'éterniser ; même après que le sacrement eut semblé devoir en épuiser le stock, on en demandait, on en demandait... et, par un miracle renouvelé de celui du lac de Tibériade, il y en avait toujours pour tout le monde.

Nous avons connu de belles dames auxquelles cette généralisation de l'engouement pour leur seigneur et maître ne déplaisait qu'à moitié. On est encore fier d'être évêque, fût-ce *in partibus infidelium* ! Mme Berthe de la Frugeraie n'était pas de cet acabit ; elle n'avait qu'une ouaille, mais elle tenait à la posséder sans partage. Les deux sourcils d'ébène qui couronnaient ses grands yeux noirs en se réunissant au-dessus du nez de façon à former une sorte d'accent circonflexe, indiquaient qu'elle était jalouse ; ils ne mentaient pas ; elle l'était non pas comme une tigresse, la véritable jalousie procédant de l'amour et non de la haine, mais comme un honnête chien. Pendant les sept années qu'avait duré son union avec cet Attila des cœurs, ce qu'elle avait répandu de larmes eût suffi à porter un petit bateau ; larmes d'autant plus amères qu'elle était réduite à les dissimuler, tenant par-dessus tout à ne pas fournir une satisfaction de plus à ses nombreuses rivales.

Lorsque Dieu s'était décidé à retirer cet aimable chevanapan de la circulation terrestre en le rappelant à lui, tous les griefs ayant été instantanément oubliés, madame Berthe avait été en proie à un véritable désespoir. Il en est de ce désespoir comme de la rivière quand on y tombe ; après en avoir touché le fond, on revient à la surface, où l'on barbotte quand on ne sait pas nager.

Quand elle eut remis un peu d'air dans ses poumons, la jeune vicomtesse réussit, comme tant d'autres, à gagner la rive. Sa douleur resta aiguë, mais elle réfléchit bientôt que si ce mari trop adoré était perdu pour elle, il ne le serait pas moins pour les autres femmes, ce qui

était une compensation ; puis, en remuant les cendres du passé, elle en arriva à se demander si la terrible, si l'inguerissable blessure qu'elle se sentait au cœur n'était pas moins cruelle que les milliers de coups d'épingle qui avaient meurtri ce pauvre cœur pendant tant d'années, et elle se sentit si troublée par cette question, qu'elle négligea d'y répondre. Cela ne l'empêcha pas de savourer avec une certaine volupté la parfaite quiétude d'esprit dont elle jouissait et qui lui avait été inconnue pendant tant d'années : enfin, sa piété aidant, — elle était profonde, — elle ne se révolta plus contre la volonté du Seigneur.

Sa vieille tante, la marquise de Tombelaine, qui, née sur les confins du siècle dernier, avait puisé dans son contact avec les débris de l'ancienne société les grandes traditions du vieux temps, contribua puissamment à fortifier sa résignation.

— Ma chère enfant, lui avait dit la bonne douairière, le seul avantage du mariage est de nous permettre de devenir des veuves ; les sots qui l'ont inventé n'ont pas d'autre excuse à invoquer. Plus tard, vous finirez par en être convaincue ; car je ne vous le cache pas, vous avez quelques épreuves à subir : la troisième année du veuvage est particulièrement rude à traverser, à ce point que moi-même j'ai failli faiblir et donner un successeur à ce pauvre M. de Tombelaine. Si, comme moi, vous réussissez à franchir cette phase critique, si vous résistez aux ennuis et aux suggestions de la viduité, alors vous apprécierez la haute valeur de la situation sociale que vous aurez conquise, et vous serez désormais à l'abri de toute tentation de l'abdiquer.

Les pronostics que son expérience suggérait à la marquise de Tombelaine s'étaient réalisés de point en point. Les visites à la tombe où le feu vicomte dormait du sommeil du juste, les messes dites pour le repos de son âme, lettres de condoléance, les modifications à apporter dans son intérieur et aussi la nouveauté de sa position avaient si bien absorbé Mme de la Frugeraie, que la première année passa comme un songe. La seconde s'était encore écoulée assez rapide : on lui avait dit que le demi deuil lui seyait à ravir, et nécessairement elle était bien forcée de donner quelques soins à sa toilette, de recevoir quelques intimes et, dans les promenades au Bois, d'abaisser les volets de son landau pour pouvoir rompre la monotonie de la promenade par quelques causeries. Cependant cette deuxième période n'était pas encore terminée qu'elle voyait poindre ces prédispositions rêveuses auxquelles nous l'avons trouvée en proie en commençant ce récit et que, se rappelant les paroles de sa tante qui, hélas ! n'était plus là pour l'encourager, elle ne constata pas sans une certaine anxiété qu'elle entraînait effectivement dans l'année terrible.

Elle lutta ; elle lutta même avec un certain héroïsme, rentra dans le monde sans souci du qu'en dira-t-on, se montra à l'Opéra, reprit sa loge du mardi aux Français et son jour, donna des diners, etc. Rien n'y fit.

(A suivre.)

Bambioulès.

On crâno hommo po sa fenna. — Djan à Dâvi, après avâi tot réduit pè l'hotò, étâi z'u à la pinta, iò djuivè ài cartès. Tandî que l'étâi ein trein dé fèrè onna partià, onna fenna, sa vesena, vint tota accouâitiâ àovri la porta dè la tsambra à bàirè et lâi fâ :

— Djan ! vo faut vito veni à l'hotò, voutra fenna va bouèbâ.

— Ye vé, ye vé, Marienne. Veingt dè tieu ! et ne s'arrété pas dè djuî.